

du Seigneur, nos propres défaits en ce moment, nous parurent légers. Nous ne ressentions plus nos maux auprès des vôtres. Depuis long-tems la nation Anglaise avoit acquis des droits sur notre cœur par sa consolante sensibilité, et sur notre gratitude par ses offres généreuses; mais nous ne connoissons pas encore toute l'étendue de la munificence de ce peuple qui nous avoit accueillis avec tant de bonté. Qu'il soit béni ce peuple! Le ciel l'avoit choisi pour réparer les droits de la nature et de l'humanité outragés. Dans nos tems de puissance et de gloire, il disputa à nos pères, toujours par de sanglans combats et souvent par des victoires, l'empire des deux mers; il nous montre aujourd'hui qu'il est des triomphes plus précieux pour lui. Ses ports vous sont ouverts. Vous n'avez pas à craindre de vous dire étrangers; vous êtes malheureux; à ce titre, il n'est plus d'étrangers pour l'Anglais. Il sera votre frere. Votre multitude vous effraye vous mêmes. L'Anglais la voit sans s'étonner. Si jamais il s'est applaudi de l'immensité de ses ressources, c'est en voyant le grand nombre des malheureux qu'il peut soulager.

DANS le tems même d'une guerre opiniâtre entre les deux nations, il a su étonner l'univers par une souscription publiquement ouverte en faveur des soldats, des chevaliers Français dont le sort des combats a fait ses prisonniers. Il les avoit vaincus; ils ne sont plus pour lui que des hommes à conserver; et ses captifs, à force de bienfaits, se croient désormais ses concitoyens. Quel augure pour vous,
Mef.